Grandmougin et Godard . Le Tasse - 1878

LE TASSE

SYMPHONIE DRAMATIQUE

COURONNÉE AU CONCOURS MUSICAL

INSTITUÉ PAR LA VILLE DE PARIS

MUSIQUE DE

BENJAMIN GODARD

POÈME DE

CHARLES GRANDMOUGIN

NET 1 FR

PARIS

G. HARTMANN ÉDITEUR

60, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN 60.

1878

PERSONNAGES

LE TASSE.

LE DUC D'ESTE.

LE PÈRE PAOLO.

LÉONORA D'ESTE.

CORNÉLIA, SOEUR DU TASSE.

CHŒURS

MOINES, CHASSEURS,
BERGERS ET BERGÈRES, SEIGNEURS
ET DAMES DE LA COUR,
PEUPLE.

LE TASSE

Première Partie

Un coin isolé dans les jardins du duc d'Este, à Ferrare. Une nuit d'été, sans lune, très-étoilée. Sous des lauriers-roses et de grands arbres, un banc solitaire; des parterres plantés d'orangers et de rosiers, plus loin des taillis mystérieux. Au fond, dans un crépuscule violet, derrière des massifs obscurs, s'estompe le sommet du palais ducal, aux angles flanqués de tours.

SCÈNE PREMIÈRE

LE RENDEZ-VOUS

LE TASSE.

La nuit se fait plus belle et le jardin plus noir;
C'est ici, sur ce banc, sous ces beaux lauriers-roses
Qu'avec moi tout à l'heure elle viendra s'asseoir;
Mais pourrai-je lui dire, hélas ! toutes ces choses
Que, lorsque l'on est seul, on aime à concevoir?

(Entrée de Léonora.)

LÉONORA.

Tasso !

LE TASSE.

Léonora ! c'est toi, ma vierge aimée!
Viens ! l'air est tiède et pur et l'ombre est parfumée;
Rien qu'à toucher ta main, je connais ton émoi.

LÉONORA.

Ce soir plus que jamais, je me sens bien à toi !
Cependant mon âme est troublée
Par un vague pressentiment,
Malgré cette voûte étoilée,
Malgré ta joie, ô mon amant !
Tu m'aimes en secret ; je crains le duc mon frère :
Bien qu'il t'honore autant qu'un seigneur de sa cour,
Dis, n'est-ce point par la colère
Qu'il doit répondre à notre amour ?

LE TASSE.

Pour m'arrêter à ces chimères
Je t'aime trop, Léonora !
Assez tôt le moment viendra
De la douleur réelle et des larmes amères !
Avec ta gracieuse et pensive langueur
Sur mon sein palpitant laisse incliner ta tête ;
Vois, cette solitude est charmante et muette ;
Que l'amour seulement fasse battre ton cœur !
En nous habite tout un monde
De désirs non réalisés ;
Viens ; la nuit discrète et profonde
Ne dira rien de nos baisers !

LÉONORA.

Je t'écoute ! dans quel beau rêve
Flotte mon esprit amoureux !
Que la nuit me semblera brève
Et le lendemain douloureux !

ENSEMBLE.

LE TASSE.

Les étoiles demi-voilées
Semblent vouloir nous protéger !
Autour de nous dans les feuillées
Murmure à peine un vent léger !

LÉONORA.

A des voluptés infinies
Nos cœurs brûlants se sont ouverts ;
Quand nos lèvres sont réunies
Que nous importe l'univers !

SCÈNE II

LES ADIEUX

LE DUC.

Holà ! les amoureux qui vous cachez ensemble,
Vous soupirez bien tard au fond de mon jardin!

LE TASSE.

Le Duc!

LÉONORA.

Je tremble!

LE TASSE.

Implacable destin!

LE DUC.

Tasso! Léonora! Quelle audace insensée!

LE TASSE.

Eh bien! oui! connais donc enfin notre pensée
Puisque tu nous surprends à notre rendez-vous!
Ta sœur était ma fiancée,

LÉONORA.

Et Tasso sera mon époux!

LE DUC.

Toi, l'époux de ma sœur! Ah! l'étrange folie!
Pour les filles des tiens, il faut garder ta foi;
Qu'importe à ma noblesse un homme de génie !
Un abîme éternel me sépare de toi!

LE TASSE.

Tu m'insultes! allons! tire l'épée!

LE DUC.

Arrière!

LE TASSE.

Deviens donc mon égal au moins en combattant!

LE DUC.

Me commettre avec toi, chimère!

Ce n'est pas un duel, c'est l'exil qui t'attend!
Je te bannis de ma demeure!
Va! traître! Ne fais point le poète martyr!
Et Léonora, qu'elle meure
Si tu ne fuis d'ici pour n'y pas revenir!

ENSEMBLE.

LÉONORA.

Adieu pour toujours, ma vie est brisée!
Notre rêve était trop beau!
O mon bien-aimé, ta chère pensée
Me suivra jusqu'au tombeau!
Ne doute jamais de celle qui t'aime,
Je suis à toi sans retour,
Mon cœur t'appartient et dans l'exil même
Crois sans trêve à mon amour!

LE TASSE.

Adieu, vision qui va disparaître!
Adieu! longs baisers de feu!
Un frisson de mort parcourt tout mon être
O douce maîtresse! adieu!
Quand tu n'es pas là qu'importe la vie,
Tout bonheur s'est envolé;
Et c'est le néant qu'aujourd'hui j'envie
Puisque je suis exilé!

LE DUC.

O Léonora, toi la fierté même,
Fille de ducs glorieux
Avoir oublié pour celui qui t'aime
Le prestige des aïeux!
Je suis indigné de son infamie
Et son audace est sans nom;
Ma noble amitié par lui fut trahie
N'espère pas son pardon!

SCÈNE III

A TRAVERS LA NUIT

Le Tasse dans la campagne. Il court éperdu à travers les prairies, les fondrières et les champs labourés. Le ciel se couvre de ténèbres, le vent du midi souffle avec fureur, la pluie commence à tomber en larges gouttes. Orage.

LE TASSE.

J'ai marché bien longtemps et me voilà loin d'elle,
Mais mon esprit lui reste obstinément fidèle,
Et je suis impuissant contre son souvenir!
Que me réserves-tu, ténébreux avenir?
Hélas! — Léonora!!... Plus rien qui me réponde;
Puisque je ne t'ai plus, je n'ai plus rien au monde!
La nuit semble augmenter, l'azur devient plus noir
Comme s'il comprenait mon affreux désespoir!
Marchons encor: je suis en proie à la folie!
Sombres cieux, sur ma tête écroulez-vous en pluie!
— Un orage! — C'est bien. Éclairs, brûlez mes yeux!
Refoulez mes soupirs en moi, vents furieux!
Et toi, viens sans pitié, viens m'écraser, tonnerre!
En avant dans la nuit jusqu'au bout de la terre!
Plus loin! — Je ne puis plus! — Mon souffle est épuisé,
Mon cœur bat à se rompre et mon corps est brisé!

(Cloche)

Une cloche! un couvent peut-être, ô douce joie!
Sur ces monts désolés c'est le ciel qui m'envoie;
C'est le cloître qu'il faut au cœur désespéré;
N'aimant plus que Dieu seul, c'est là que je mourrai.

Deuxième Partie

SCÈNE IV

LE COUVENT

Une chapelle romane dans un couvent de religieux franciscains, aux environs de Ferrare. Les piliers et les arceaux sont encore noyés dans cette brume indécise qui précède le lever du jour ; les cierges brûlent sur l'autel, les vitraux de couleur sont à peine distincts. Agenouillés et la corde aux reins, tous les religieux sont à matines; triste et vêtu comme eux, le Tasse mêle sa voix à leurs chants.

LES MOINES.

O fons amoris spiritus,
O sancte donorum parens
Tuas refusus intimis
Accende flammas cordibus !

LE TASSE.

Seigneur, votre grâce est féconde,
Et par votre amour abrité
Calme, j'attends d'un meilleur monde
L'éternelle félicité!

LES MOINES.

Qui caritatis vinculo
Cum patre nectis filium
Et nos amoris mutui
Arctis coapta nexibus.

LE TASSE.

Que votre bonté coutumière
S'abaisse vers mon repentir;
Si mon âme doit être fière
C'est seulement de vous servir!

LES MOINES.

Deo Patri sit gloria
Ejusque soli filio
Sancto simul cum Spiritu
Nunc et per omne seculum.
Amen!

LE TASSE.

Vous seul méritez qu'on vous aime
Tout le reste n'est que pitié!
(Avec force.)
Non! c'est me mentir à moi-même!
Non! non! je n'ai rien oublié!...

Mes tourments ne font que s'accroître,
Pour moi depuis longtemps il n'est plus de sommeil,
Dois-je subir sans fin le supplice du cloître?
— Le père Paolo me portera conseil.

SCÈNE V

LE DÉPART

DUO.

LE TASSE.

Mon père, j'ai souffert sans espoir et sans trêve,
Je suis hanté toujours par celle que j'aimais;
Le travail et l'exil n'ont pu tuer mon rêve,
Et je le sens en moi plus poignant que jamais.

* *

LE PÈRE.

Je connais, ô mon fils, le secret de ta vie,
Mais c'était pour lutter que tu vins parmi nous.

LE TASSE.

Rien n'a chassé de moi cette chère folie,
Ni les psaumes plaintifs que l'on chante à genoux,
Ni les austérités farouches de l'étude !

LE PÈRE.

Ni les nuits sans sommeil où tu priais tout seul ?
Ni le charme pieux de cette solitude?
Ni les morts effrayants couchés dans leur linceul ?

LE TASSE.

Non ! rien !

LE PÈRE.

Alors, tu vas partir?

LE TASSE.

Je suis impie !
Et c'est à mes désirs passés que j'obéis !

LE PÈRE.

Nos anciens péchés veulent qu'on les expie !

LE TASSE.

Non, non, laissez-moi fuir et revoir mon pays!
J'aspire à contempler les rives de Sorrente,
A serrer sur mon sein ma sœur Cornélia
Et, dans nos frais vallons, sur la mer murmurante,
A retrouver tous ceux que mon cœur oublia!

LE PÈRE.

Je te plains, ô mon fils, et t'épargne le blâme;
Qu'il soit fait selon ton désir!
Prends ces habits de pâtre et fuis; puisse ton âme
Retrouver cette paix qu'elle ne peut saisir.

ENSEMBLE.

Adieu, pauvre rêveur, retourne à tes chimères,
Aux courtes voluptés des songes éphémères,
Aux terrestres plaisirs traversés par les pleurs !

LE TASSE.

Adieu ! Je n'attends rien du Seigneur que je prie !
Nature, c'est à toi ! c'est à toi, ma patrie,
Que je vais demander l'oubli de mes douleurs !

SCÈNE VI

LA PATRIE

Des montagnes aux environs de Sorrente, c'est le matin : vallées plantées d'oliviers. Frais pâturages entrecoupés de profonds ravins ; sentiers escarpés ; forêts. Les cimes les plus hautes, où surgissent de noirs rochers, sont déjà rosées par l'aube ; les bois demeurent dans l'ombre. Au loin, par une échappée entre deux collines, apparait le golfe de Naples, coupant l'horizon d'une ligne bleue.

DES CHASSEURS.

En chasse !
La nuit
S'efface !
Le soleil d'or
Perce l'espace !
Sonnez du cor !
Limiers de race,
Du cerf qui fuit
Suivez la trace !

Adieu
Les villes !
Ciel bleu,
Tu nous égaies !
Vers le milieu
De ces futaies,
Voyons un peu !
Piqueurs agiles,
Lancez l'épieu !

Feuillées
Des bois
Mouillées
Par le matin,
Calmes vallées
Pleines de thym,
Vertes allées
A notre voix
Sont réveillées!

DES BERGERS.

L'azur s'est empli de brillants nuages,
Ce n'est plus l'heure du repos,
Regagnons gaîment les hauts pâturages
Avec nos chiens et nos troupeaux !
Au bord des chemins perle la rosée,
Sur les fleurs chantent les frelons,
La terre sourit comme une épousée,
Le jour descend dans les vallons !
Labeur bienfaisant ! douce destinée !
Respirons l'air à pleins poumons !
Dans nos gais loisirs de chaque journée
En liberté nous nous aimons !

LE TASSE.

Plaines de mon pays, rochers, gorges sauvages,
Tout ce qui vit ici me parle de bonheur !
Les monts et leurs forêts, la mer et ses rivages
Ont reposé mes yeux et soulagé mon cœur !
Je vais donc arrêter ma course vagabonde !
Dominé par la joie immense qui m'inonde

Je ne puis exprimer tout ce que je ressens!
Beaux lieux où s'écoula ma première jeunesse
Vous m'êtes désormais plus chers que ma maîtresse
Et je retrouve ici la paix de mes seize ans!

Ah! j'avance en tremblant sur la route connue;
Tes splendeurs, ô patrie, éblouissent ma vue!
Salut, bois d'orangers, bosquets de myrtes verts!
Oliviers agités par la brise odorante!
Blanches voiles errant sur la mer transparente!
C'est vous tout mon espoir, c'est vous mon univers!

SCÈNE VII

CONSOLATION

Sur un rocher, au bord du golfe de Naples, la maison de Cornélia, entourée d'un jardin.

CORNÉLIA.

La brise fraîche encor fait frémir la verdure,
Et des brumes d'argent mouillent les bleus lointains;
Sous ce ciel éclatant, devant tes clairs matins,
Qu'il est doux de rêver, éternelle Nature!

Mais toi, qui m'as quittée, hélas! depuis vingt ans!
O mon frère, j'espère encore et je t'attends!

L'éblouissante mer de barques sillonnée
Reflète en ses flots verts l'or du soleil levant,
Et l'onde pure écume à peine sous le vent;
Quel azur radieux! Quelle calme journée!

Hélas! toi que sans trêve appellent tous mes vœux,
Mon frère! auprès de moi que tu serais heureux!

(Parait le Tasse.)

Si votre lèvre est altérée
Entrez, ô pauvre voyageur,
Et le gîte pour la soirée
Vous sera donné de bon cœur.
— Vous venez de bien loin sans doute?

LE TASSE.

Oui, je suis las, mais, Dieu merci!
Je ne songe plus à la route
Tant je suis heureux d'être ici!
Votre frère vers vous m'envoie
Pour que je vous parle de lui.

CORNÉLIA.

Mon pauvre frère! ô douce joie,
J'en avais rêvé cette nuit!
On m'a raconté qu'à Ferrare
Il aima d'un amour trop grand
Une fille de noble rang
Dont sa naissance le sépare;
On dit qu'il est dans le malheur
Que sa passion le consume,
Mais dans les heures d'amertume
Pense-t-il encor à sa sœur?
Que fait-il? Parlez?

LE TASSE.

Son génie
Semble vaincu par son amour!
Je l'ai vu, brisé d'insomnie,
Triste et muet pour tout le jour!
Je l'ai vu promener sa peine
Dans les fêtes de la cité,
J'ai vu s'assombrir par la haine
Ses yeux rayonnants de bonté!
Près de vous, dans votre demeure
Lui donnerez-vous un abri?

CORNÉLIA.

Je vous réponds puisque je pleure
Ah ! qu'il vienne, il sera guéri !

LE TASSE.

Mais regarde-moi donc ! c'est moi ! je suis ton frère,
J'avais douté de toi quand je suis arrivé,
Une angoisse sans nom me mouillait la paupière,
Mais tu m'aimes toujours et me voilà sauvé !

CORNÉLIA.

Dieu ! comme la douleur a changé ton visage !
Laisse-moi t'embrasser, te toucher et te voir !

ENSEMBLE.

LE TASSE.

Ta voix qui rend l'essor à mon ancien courage
Est celle de la paix intime et du devoir !
Je veux tout oublier au sein de ma patrie,
Avec toi consoler ma pauvre âme meurtrie,
Dans les champs, dans les bois, sur les bords de la mer !

CORNÉLIA.

A de nouveaux bonheurs ton esprit doit éclore,
Rien ne te trahira ; tu sais que je t'adore,
Et que par tes malheurs tu m'es rendu plus cher.

Troisième Partie

SCÈNE VIII

LES REGRETS

LÉONORA

Seule dans le jardin du duc, par une belle journée d'été, près du banc où elle allait s'asseoir avec le Tasse.

Il m'est doux de revoir la place accoutumée
Où dans ces beaux jardins il me parlait d'amour,
Mais ma chère blessure, hélas ! est mal fermée
Puisque parfois encor j'espère son retour.

Dans mes nuits sans repos, vision triste et tendre,
Il apparaît parfois à mes yeux éblouis,
Mais ce n'est qu'un éclair, et rien ne peut me rendre
Le prestige enivrant des jours évanouis!

O poète adoré, vers toi mon cœur s'élance,
Jusque dans ton exil, tu restes mon seul bien ;
Écoute ma pensée à travers le silence,
Et, quand je dis ton nom, prononce aussi le mien !

SCÈNE IX

LA CLÉMENCE DU DUC

LE DUC.

Console-toi, ma sœur, et sèche enfin tes larmes!
Ta douleur me fait mal, c'est toi qui me désarmes:
Ma tardive bonté pardonne à ton amant!

LÉONORA.

Dis-tu vrai? n'est-ce pas pour railler mon tourment?

LE DUC.

Je vois avec remords tes veilles obstinées
Et tes beaux yeux, brûlés déjà par trop de pleurs;
Et je veux, par respect pour tes jeunes années,
T'arracher pour toujours à d'injustes douleurs!

LÉONORA.

Ah! puisque ta bouche est sincère
Sois béni, tout est oublié;
Je ne tremblerai plus en t'appelant mon frère;
Merci pour ton amour, merci pour ta pitié!

ENSEMBLE.

LE DUC.

Sois heureuse! Sois obéie!
Il reviendra, l'amant rêvé!
Oui, tu vas renaître à la vie
Et ton printemps est retrouvé!

LÉONORA.

J'expire! mon âme est trop pleine
De ce bonheur inattendu!
Comment penserais-je à la haine,
Quand mon bien-aimé m'est rendu!

SCÈNE X

LA FÊTE

Mariage du duc. Fête à la cour de Ferrare ; une salle de festin ornée de tapisserie et de trophées de chasse et entourée d'une colonnade de marbre rose. Une galerie donnant sur les verts massifs du jardin. La table est chargée de mets, de cristaux et de fleurs. Des dames, des seigneurs et des courtisans vont et viennent ; les uns sont encore à boire, les autres forment des groupes animés.

CHŒUR.

Vins de Syracuse et d'Asti,
Dont le parfum déjà nous grise,
Suivez le Lacryma-Christi
Dans les grands verres de Venise !

Soyons joyeux, buvons sans eau !
Tant pis si la tête extravague !
Célébrons le Duc Lorenzo
Et Marguerite de Gonzague !

Dans les taillis mystérieux
Et sur les terrasses ombreuses,
Nous appellent les tendres yeux,
Des belles dames amoureuses !

Que l'on s'unisse pour danser
Jusqu'à la fin de la journée !
Qu'on célèbre sans se lasser
Cet éblouissant hyménée !

LE DUC.

Et maintenant c'est à mon tour
Amis, puisque je suis le héros de la fête,
De vous parler un peu de mon nouvel amour,
De rendre un doux hommage à ma propre conquête
Et de faire un instant le tendre troubadour !

(Il chante en s'accompagnant de la mandoline.)

(SÉRÉNADE.)

Je veux, en ce beau jour, chanter celle que j'aime,
Sa démarche onduleuse et son parler discret,
Et ses regards profonds, vivant et clair poème
Où son âme pure apparaît!

Près d'elle on sent planer un amoureux mystère,
Mon cœur impatient soupire vers le sien,
Dédaignant désormais les beautés de la terre
Je veux subir ce doux lien !

J'approche en palpitant de la nuit désirée,
J'hésite et je frissonne au seuil de mon bonheur,
Et je goûte en tremblant devant mon adorée
La douce extase du vainqueur !

CHŒUR.

Bravo! Quel bel épithalame !
Gloire pour toujours à l'amant
Qui chante un hymne aussi charmant
A sa dame !

DANSE DE BOHÉMIENS.

DES COURTISANS.

Mais là-bas, contre ce pilier,
N'est-ce point Tasso? — C'est lui-même! —
Comme il a vieilli! quel teint blême !
Quel air farouche et singulier !

Holà ! le funèbre poète !
Que viens-tu faire par ici ?
Chaque invité de cette fête
Laisse à la porte le souci !

Va ! ta bien-aimée est connue !
On répète son nom tout bas !
On dit ta raison revenue,
Mais on ne s'en aperçoit pas!

LE TASSE.

Courtisans à l'âme servile,
Vous paye-t-on pour m'outrager?

LES COURTISANS.

Cette réponse est incivile
Et nous pourrions nous en venger.

LE TASSE.

Ah! vous cherchez une querelle
Allons! valets! l'épée en main!

LES COURTISANS.

C'est une façon fort nouvelle
De célébrer un jour d'hymen!

LE DUC.

Arrêtez! Quelle est donc cette étrange équipée?
C'est peu me respecter que de combattre ici!

LE CHŒUR.

Il nous menace encore, ôtons-lui son épée!

LE TASSE.

Lâches! Qu'aviez-vous donc à m'insulter ainsi?

LE CHŒUR.

Duc! vous le voyez bien, il a perdu la tête!

LE TASSE.

Comment? que dites-vous? C'est une trahison!
Vous voulez me tuer, faites!

LE CHŒUR.

Pauvre poète!
Ses yeux sont égarés, il n'a plus sa raison!

LE TASSE.

Ton hospitalité me cachait cet outrage! —
Allons! je vous attends! — Vous ne répondez pas?

LE CHOEUR, riant.

Ah ! ah ! ah !

LE TASSE.

Vous riez, j'en frissonne de rage !

LE CHOEUR.

Quel zèle sans pareil, quel amour des combats !

LE DUC, hypocritement.

Sa folie est certaine !
Messeigneurs, qu'on l'entoure et qu'il soit désarmé !

LE TASSE. (On l'arrête.)

Lozenzo ! sois maudit, à toi toute ma haine !

LE DUC.

Quelques jours de cachot l'auront vite calmé !
(A part.)
On l'emmène ! — C'est bien, — et ma ruse était bonne ;
Qu'on le croie insensé, c'est là tout mon désir !
A l'éternel oubli mon courroux l'abandonne,
Et maintenant, amis, retournons au plaisir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCÈNE XI

LA FOLIE DU TASSE

Un cachot. Le Tasse, la tête dans ses mains, assis sur un banc de bois appuyé à la muraille. Devant lui une table grossière couverte de manuscrits épars. Au fond, une porte de fer. — Une lampe de cuivre agonisante est pendue au plafond. Une petite fenêtre grillée par où se glisse un pâle rayon du jour qui commence à paraitre. *(Orchestre)*: Cornélia, debout auprès de lui, le contemple avec douleur.

CORNÉLIA.

La mort de son amante a tué sa raison !
Sur son âme s'étend une nuit sans aurore !

Tout entier au fatal tourment qui le dévore
Il ne sent même plus l'horreur de sa prison !

CHŒUR DES SEIGNEURS ET DU PEUPLE, entrant dans la prison.

Salut à toi ! Tasso ! Salut ! Plus de souffrance !
C'est le jour du triomphe et de la liberté !

CORNÉLIA.

Écoute ! c'est la gloire et c'est la délivrance !
En foule auprès de toi le peuple s'est porté !

LE TASSE, égaré.

Le couvent! — le passé ! — Sorrente ! — Qui m'appelle?

LE CHŒUR.

Viens recevoir enfin la couronne immortelle,
Celle des empereurs, celle des conquérants !
Viens ! l'homme de génie est l'égal des plus grands !

LE TASSE.

Celui que vous cherchez est mort !

LE CHŒUR.

Mais c'est toi-même !

LE TASSE.

Je ne vous connais pas et vous me faites peur !
Malheur à Dieu ! — Malheur à vous tous !

LE CHŒUR.

O stupeur !
Pourquoi cette menace et pourquoi ce blasphème ?

LE TASSE, égaré.

Où suis-je ? O jardins embaumés !
Lauriers-roses ! — Baisers de flamme !
Mort fatale ! — Jours bien-aimés !
Léonora ! C'est toi ! Viens ! Prends toute mon âme !

CORNÉLIA.

Sa raison a sombré, son génie est mourant !
A le guérir, hélas ! la gloire est impuissante !

Fuyez ce lieu maudit ! pour son esprit souffrant
Votre clameur joyeuse est peut-être blessante !

CHŒUR.

De nous avec terreur il détourne les yeux !
En lui soudainement la nuit est descendue !
Adieu ! pauvre grande âme, à tout jamais perdue !
Implorons la justice et la pitié des cieux !

SCÈNE XII

CHŒUR FUNÈBRE

Le peuple de Rome est réuni devant le couvent de saint Onofrio où l'on célèbre la messe mortuaire du Tasse. La foule se répand en longues lamentations pendant que le glas funèbre se mêle aux accords majestueux de l'orgue.

En toi, magnanime poëte,
Rome plaçait enfin sa joie et son orgueil,
Mais ses cris de triomphe et ses hymnes de fête
Se changent en profonds sanglots sur ton cercueil !

Adieu ! tu t'en vas avant l'heure
Et vers ta dernière demeure
Se presse à larges flots tout un peuple accablé !
Ton chaste et douloureux génie
Méritait une autre agonie
Et tu n'aurais pas dû mourir inconsolé !

Adieu ! dors en paix sous la terre !
Que sur ta tombe solitaire
Croissent les noirs cyprès et les rosiers en fleurs !
Mais ta mémoire est immortelle
Et la postérité fidèle
Va redire sans fin tes poèmes en pleurs .

FIN.

DU MÊME AUTEUR :

Les Siestes, poésies, 1 vol. (Lemerre)		....	3 fr.
Esquisse sur Richard Wagner, 1 vol. (Sandoz et Fisbacher).			2 »
Prométhée, drame en vers....	—	.....	2 »
Ode à Berlioz................	—	.....	« 50

3-4240. MORRIS PÈRE ET FILS, IMP. BREVETÉS, RUE AMELOT, 64.